This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

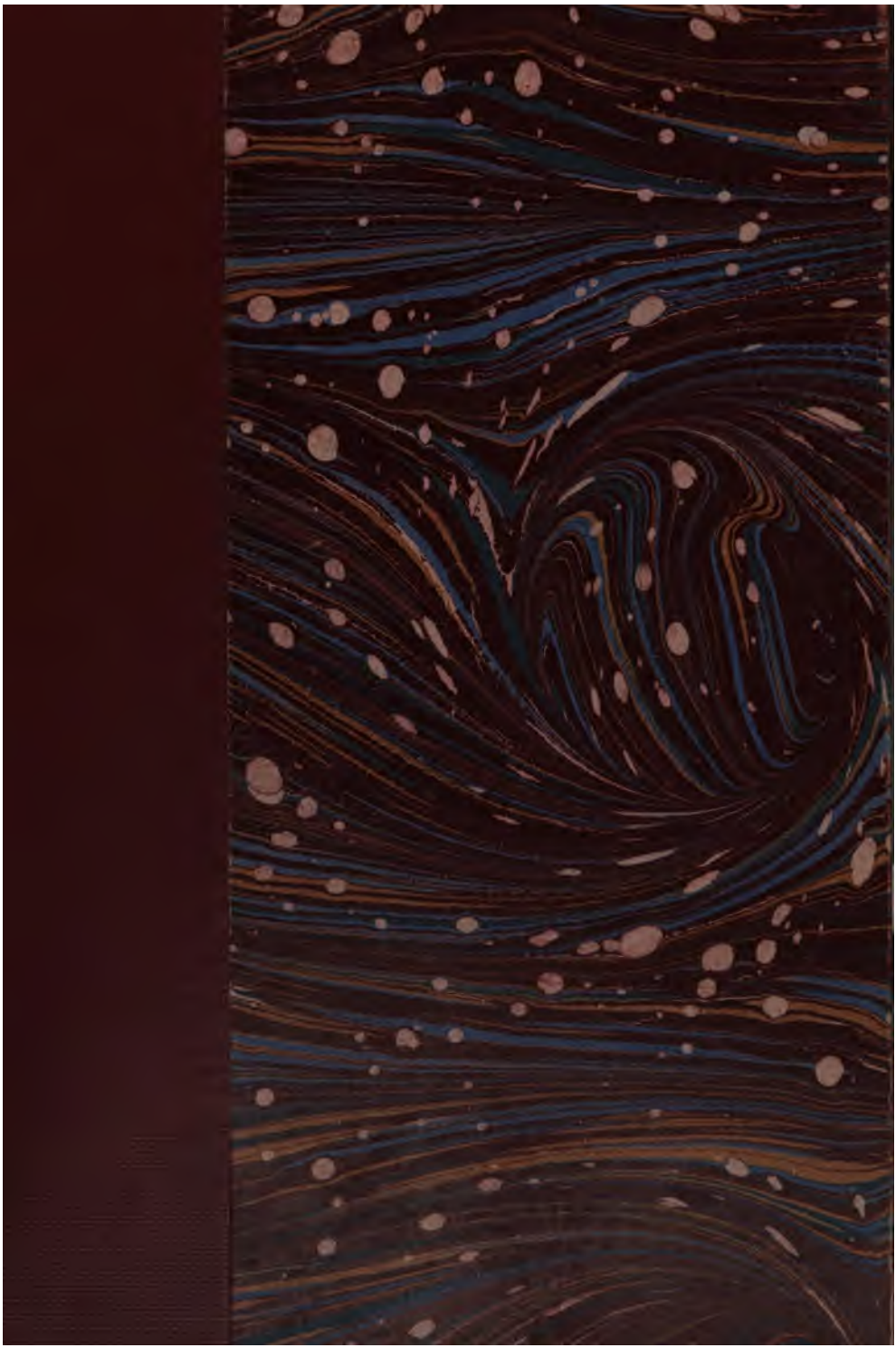
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Vat. Fr. II B. 218

DES MALHEURS DE LA GUERRE, ET DES AVANTAGES DE LA PAIX,

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX
au jugement de l'Académie Françoiſe,
au mois de Janvier 1767.

Par M. DE LA HARPE.

Humanum paucis vivit genus. Lucan.

A PARIS;
Chez REGNARD, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, Grand'Salle du Palais, à la Providence, & rue baſſe des Urſins.

M. DCC. LXVII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

UN Anonyme a fait remettre à l'Académie, au mois de Mars 1766, les fonds néceſſaires pour une Médaille d'or, deſtinée à celui qui, au jugement de cette Compagnie, auroit le mieux traité le ſujet ſuivant :

Expoſer les avantages de la Paix, inſpirer de l'horreur pour les ravages de la Guerre, & inviter toutes les Nations à ſe réunir pour aſſurer la tranquillité générale.

Ce prix a été adjugé à la Piéce N°. 17, qui a pour deviſe,

Humanum paucis vivit genus.

& dont l'Auteur eſt M. de la Harpe.

PArmi les autres piéces qui ont concouru, il s'en eſt trouvé une qui a fait regretter à l'Académie de n'avoir pas de ſecond prix à lui donner. Un nouvel Anonyme, inſtruit de cette manière de penſer de l'Académie, lui a fait remettre les fonds néceſſaires pour une autre Médaille. En conſéquence elle a adjugé le ſecond prix à la piéce N°. 1, qui a pour deviſe,

Pax omni anteferenda bono, quæ ſcilicet omnem
Exuperat ſenſum, & grato ſale condit amara.

& dont l'Auteur eſt M. Gaillard, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

DES MALHEURS DE LA GUERRE, ET DES AVANTAGES DE LA PAIX.

JE ne viens point après tant de ſiècles redire aux humains qu'ils ſont faits pour s'aimer, que l'eſprit de paix & de bienfaiſance eſt la perfection de leur nature. Ces vérités ſont gravées dans leur ame, & l'empreinte en eſt éternelle. Les Nations réunies par les Loix ont compris plus que jamais, combien ces ſentimens de fraternité, imprimés en nous par le Créateur, ſont néceſſaires pour la félicité commune. Si

elles ſont encore entraînées à ces théâtres de carnage qu'on appelle les champs de la gloire, ne les en accuſons point, elles ſuivent le mouvement involontaire qui leur eſt donné par une puiſſance ſupérieure, elles le ſuivent en gémiſſant. C'eſt donc à ce petit nombre d'hommes à qui le Ciel a partagé la Terre, qu'il faut adreſſer nos plaintes & nos réflexions. C'eſt en vain qu'ils alléguent pour leur excuſe l'intérêt même de leurs Peuples & la néceſſité de les défendre. Détruiſons tous ces vains prétextes qui ne trompent perſonne & qui ne les trompent pas eux-mêmes. O! vous, hommes qui êtes Rois, & ce premier de vos titres eſt auſſi le plus beau, ne dédaignés pas de m'entendre, je plaide devant vous la cauſe de l'humanité, de l'humanité qui placée entre le Trône & le Ciel étend ſes bras vers tous les deux, & demande à l'un juſtice & vengeance quand elle eſt opprimée par l'autre.

Seroit-il vrai, comme on l'a prétendu,

que les hommes fuſſent condamnés à déſirer toujours la Paix & à la voir troubler ſans ceſſe ? Seroit-il vrai que toutes les maladies morales du genre humain fuſſent également incurables ; malgré le temps, la réflexion & l'expérience ? Il eſt à propos avant tout de repouſſer cette opinion triſte & injurieuſe, & de prouver que la Paix dont nous allons nous entretenir n'eſt pas un tréſor chimérique. Nous jetterons les yeux à regret & en frémiſſant ſur cet horrible aſſemblage de tous les maux & de tous les crimes, la Guerre. Le tableau des douceurs de la Paix nous offrira des conſolations & des eſpérances. Ce ſujet eſt uſé ſans doute ; mais eſt-il queſtion de la vaine gloire de dire des choſes nouvelles ? Il s'agit de rappeler des vérités connues, mais peut-être trop peu ſenties ; & nous ne ſommes point obligés de mettre des bornes à nos plaintes, tant qu'on n'en mettra pas à nos maux.

PREMIERE PARTIE.

C'eſt une grande queſtion, ſans doute, de ſavoir à quel point le monde politique eſt perfectible. C'eſt un grand ouvrage que l'examen de ce qu'il peut acquérir & de ce qu'il peut perdre. Il eſt peu d'hommes capables de parcourir la ſphère des poſſibilités morales, & toutes les fois que le génie a annoncé des choſes grandes & nouvelles, la médiocrité qui ne voyoit rien, a prononcé que le génie ne devoit pas voir.

Les progrès du genre humain ont été lents en tout genre; cependant les ſiècles ont enſeigné ſon ignorance & commencé l'ouvrage de ſon bonheur. Qui oſera marquer le dernier degré de perfection où il puiſſe parvenir? Qui oſera lui dire comme le Créateur a dit à la Mer, tu t'arrêteras ici?

Ne ſoyons point ſi téméraires, attendons tout de ce premier des Maîtres, le

Temps. C'eſt à la Philoſophie de prépa-rer & de hâter l'époque d'un heureux changement. Tandis que les hommes la calomnient & la perſécutent, elle médite en ſecret leur bonheur, elle jette continuellement ſur la terre des ſemences utiles, qui ſouvent foulées aux pieds par la génération préſente, ne ſont cependant pas étouffées, & mûriſſent obſcurément pour les générations futures. Les eſprits réveillés & agités par elle ont eſſayé toutes leurs forces & tendu tous leurs reſſorts. Le but commun de tous eſt l'amélioration de l'eſpèce humaine. Oſons croire que leurs efforts ne ſeront pas abſolument ſtériles, & ne déſeſpérons pas du genre humain.

Si nous jettons un coup d'œil ſur l'état actuel des Nations & ſur les nombreuſes ſecouſſes qu'elles ont éprouvées, nous aurons encore un motif d'eſpérance. Peut-être le temps des grandes épreuves eſt-il paſſé pour nous; peut-être avons-nous parcouru la route de ténè-

bres qui devoit nous conduire à la lumière. Après ces ſiècles de ravage & d'anarchie, où les Peuples conquérans mêlés avec les Peuples eſclaves, ſe heurtoient avec fureur des deux bouts de l'hémiſphère, ſe preſſoient, ſe refouloient tour à tour & ſe précipitoient les uns ſur les autres ; après ces temps plus horribles, où le glaive des Pontifes & le glaive des Céſars tournés l'un contre l'autre, rempliſſoient l'Europe de ſang, de crimes & de ſcandales ; enfin aprés le règne ſanglant & abominable du Fanatiſme, dernier fléau tombé ſur l'Univers, eſt-il donc impoſſible que la Paix & l'union des Peuples commence à expier tant de forfaits aux yeux de l'Etre Suprême, qui dans ces temps déplorables fut d'autant plus outragé, que ſon nom étoit par tout gravé ſur les poignards & prononcé dans le carnage ?

Des jours plus ſereins ont ſuccédé à ces jours orageux ; la conſtitution des Empires paroît plus ſtable & plus affer-

mie qu'elle ne l'a jamais été. L'Europe forme aujourd'hui un corps de Peuples à peu près également policés, également inſtruits de leurs forces & de leurs intérêts reſpectifs, également verſés dans cet art de détruire, qu'on nomme art militaire, & dans cet art de tromper, qu'on appelle politique. C'eſt de cette partie du monde, dont l'influence eſt ſi puiſſante ſur les autres, qu'il doit être queſtion dans ce Diſcours. Il eſt des Peuples à qui nous ne pouvons l'adreſſer. L'époque des lumières n'eſt pas la même pour tous. Pluſieurs ne ſont pas encore à notre ſiècle. Le deſpotiſme & la ſuperſtion ſont des principes deſtructeurs qui agiſſent ſans ceſſe. La Guerre & la Paix ſont indifférentes à des eſclaves abrutis, & nous faiſons, ſans y penſer, l'éloge de la Philoſophie, en trouvant que les Nations chés qui elle eſt encore inconnue, ne ſont pas à portée de recevoir la Paix & le bonheur.

L'Europe a ſouffert aſſez de la guerre

pour avoir appris à la déteſter. Il faut cependant entrer dans le détail de tous les malheurs qu'elle traîne à ſa ſuite. Le ſentiment profond de nos maux peut ſeul nous donner l'énergie néceſſaire pour y chercher des remèdes. Cette horrible maladie des Nations eſt ſi ancienne & ſi commune, que ſes ſimptômes & ſes effets ne nous épouvantent pas aſſez. On n'eſt pas aſſez effrayé de cette rage univerſelle. Si l'Univers avoit toujours été en paix, & qu'il arrivât une fois que deux Nations s'aſſemblaſſent en armes l'une contre l'autre, & s'égorgeaſſent en bataille rangée, cet événement étonneroit la terre entière, il ſeroit tranſmis à la poſtérité comme une époque à jamais exécrable, comme un monument extraordinaire de fureur & de démence. Mais quand nous trouvons dans les annales du monde le recit des deſtructions & des meurtres, nous liſons l'hiſtoire de nos crimes, & nous n'avons pas le droit de nous indigner de nos pères.

Il ſeroit inutile de rapprocher ici ſous nos yeux ces tableaux de carnage & de déſolation ; & toutes les horreurs des combats. Ces peintures devenues vulgaires, ne nous touchent plus, & l'humanité ſemble familiariſée avec l'image de la deſtruction. Il eſt des maux de tous les momens qui la frappent davantage. Il y a un état de détreſſe qui l'accable, un état d'abjection qui l'humilie, un genre de pertes qui fait long-temps ſaigner notre ame, & qui laiſſe des plaies cruelles & profondes ; & ce ſont tous ces malheurs que la guerre produit par contre-coup. Tous les ordres d'un Etat gémiſſent plus ou moins de ce fléau. Le peuple, (je commence par cette partie, la plus reſpectable puiſqu'elle eſt la plus malheureuſe) le peuple, qui même dans des jours d'abondance & de paix ne mange qu'au prix de ſes ſueurs le pain de l'indigence, le peuple crie que la guerre lui enlève la moitié de cette ſubſiſtance modique & pénible. En vain dans ces

jours conſacrés à la joie & aux fêtes où l'Etat célèbre des victoires, tandis qu'une partie de ſes enfans pleure le ſang qu'elles ont coûté, en vain voyez-vous alors le peuple ſe livrer aux tranſports de ſa groſſière allégreſſe; cette ivreſſe n'eſt pas longue. La nuit eſt à peine paſſée, & le jour qui en ſe levant le rappelle à ſa miſère, le voit gémir de ſa joie vaine & trompeuſe. Que dirons-nous de ces hommes ſi bienfaiſans qui ſavent tirer de la terre notre nourriture, & à qui nous arrachons quelquefois la leur? Combien la guerre leur eſt funeſte! La malheureuſe néceſſité de ſubvenir aux frais qu'elle entraîne, & d'avoir de l'or pour payer le ſang, ſe fait ſentir ſur-tout à l'indigent Cultivateur. Peut-être pourroit-on croire que celui qui nourrit l'Etat devroit être diſpenſé de payer encore pour le défendre. » Que voulez-vous de moi, pourroit-il dire ſi ſon état lui permettoit d'élever la voix, » Que me demandez-vous? Que » ceux que le haſard a fait riches, ceux

» qui le ſont devenus par leurs travaux,
» donnent une partie de leurs biens pour
» être diſpenſés de les défendre, la raiſon,
» la juſtice ſemblent l'ordonner. Mais
» moi qui n'ai que mes bras, & qui les em-
» ploie pour vous depuis le lever du ſo-
» leil juſqu'à ſon coucher; moi qui après
» vous avoir préparé l'aliment le plus pur,
» ſubſiſte à peine de l'aliment le plus groſ-
» ſier; pourquoi faut-il que vos exactions
» importunes ſoient auſſi à craindre pour
» moi que les ravages de l'ennemi ? Je
» donne mon exiſtence entière à la Pa-
» trie. Je ſuis celui de ſes enfans qui lui
» coûte le moins. Eſt-ce donc à moi
» qu'elle doit ôter le plus » ?

De ces efforts extraordinaires que toute guerre exige, de ces ſubſides multipliés dont le fardeau écraſe la partie la plus pauvre des Etats, de ces opérations de Finance qui produiſent quelques fortunes monſtrueuſes & une pauvreté générale, de ces reſſources que le malheur rend néceſſaires, & qui ſont pires que lui,

de la perte de ces tréſors égarés hors d'un royaume, ou accumulés chez quelques heureux Calculateurs, enfin de ce détail immenſe de déſaſtres particuliers qui échappent & qui ſe perdent dans le tableau des diſgraces publiques, naît cette langueur ſecrette, cette maladie interne qui mine & conſume les plus grands Etats de l'Europe, & c'eſt le principe de cette maladie qu'il faut chercher à détruire. Chacun a propoſé ſon ſpécifique. Mais il en eſt un ſans lequel ils ſeront tous inutiles. C'eſt la Paix. Tracez des plans d'adminiſtration & d'économie, la trompette va ſonner & tout ſera détruit.

Mais parmi ceux qui ſe plaignent de la guerre, s'il en eſt dont les plaintes ayent encore le droit de nous intéreſſer; ce ſont ſans doute les Commerçans. La guerre arrache de leurs mains les fruits de leur louable induſtrie, elle arrête le cours de leurs grandes entrepriſes, elle enchaîne l'activité de leur génie, elle tarit cette mer de richeſſes qui par un flux

& reflux continuel répand l'abondance dans toutes les parties du monde, & porte en tribut à chaque Nation ce que toutes les autres ont vu naître dans leur ſein. Les travaux ſont ſuſpendus, & l'émulation s'arrête. Ces vaiſſeaux chargés de tréſors, qui voguoient librement ſur les mers, ne ſe rencontrent plus que pour tonner les uns contre les autres, pour ſe heurter & s'écraſer. Les aſyles même du commerce ſont détruits, & cette deſtruction, ſouvent funeſte à tous les partis, eſt chantée comme une victoire.

Quand les Peuples ſont malheureux, croirons-nous que leurs maux ſoient étrangers à leurs Maîtres? Croirons-nous que la guerre qui accable une Nation n'accable pas le Monarque, & qu'il ne gémiſſe pas ou du mal qu'il a fait, ou du mal qu'il n'a pu éviter? Ne ſoyons point injuſtes & ne calomnions point les Rois. Il eſt vrai que leurs yeux ne s'abaiſſent pas aſſez ſouvent ſur les miſères publiques. L'image du malheur eſt éloignée de

leur Trône ; & leur grandeur les défend contre la pitié. Mais lorſque les diſgraces ſe multiplient, lorſque la détreſſe augmente avec le danger, alors la voie de l'infortune pénètre au fond de leur palais, & leur cœur en eſt troublé. Alors dans le ſilence de l'orgueil & de l'ambition, ils ſentent plus vivement tous les maux qu'ils avoient à peine entrevus, & le fardeau de toutes les deſtinées ſe place & s'appeſantit ſur eux. C'eſt dans un pareil moment qu'un grand Roi oublia trente ans de triomphes & de proſpérités, s'oublia lui-même pour ne ſe ſouvenir que de ſon peuple. Il s'humilia devant des Nations qu'il avoit foulées aux pieds ; il deſcendit du faîte de ſa grandeur, d'où il avoit inſulté à l'Europe vaincue, il demanda à ſes ennemis la paix que ſon peuple lui demandoit à lui-même. Il étoit beau ſans doute, s'il n'avoit pû les fléchir ni les vaincre, d'aller s'enſevelir avec les François ſous les ruines de ſon Empire, & ce deſſein qu'il conçut étoit digne

de ſa grande ame. Mais on doit le trouver encore plus grand peut-être dans ce dépouillement de ſa fierté où le réduiſit ſon amour pour ſes Sujets. On doit aimer ce ſacrifice de l'orgueil fait à l'humanité : aller combattre & mourir étoit d'un Héros, ſupplier pour ſon peuple étoit d'un Roi.

C'eſt un exemple auſſi éclatant qui doit parler à tous les Souverains. C'eſt Louis XIV qui a droit de leur dire que la ſeule gloire qu'ils ne puiſſent pas perdre eſt celle de rendre leurs Sujets heureux. C'eſt la voix de leurs Sujets qui les jugera ; c'eſt elle qui apprend au Sage ce qu'il doit penſer d'un Prince, & le Sage le redit à la poſtérité. Il ne conſulte ni les panégyriques, ni les ſatires, ouvrage de l'intérêt & de la haine, il va trouver le laboureur ſous ſa hute, il lui parle de ſon Roi, & l'impreſſion ſeule que produit ce nom ſur le viſage de l'homme ſimple & ruſtique, eſt la renommée du Monarque.

Nous avons vu que depuis la cabanne jusqu'au Trône tout étoit frappé du même fléau. Il faut pourtant excepter quelques perſonnes qui ne s'en plaignent point ; & ce ſont celles pour qui la guerre eſt un objet de commerce, & n'eſt jamais un danger, qui dans les camps où doit régner la nobleſſe d'ame avec la valeur qui en eſt la ſuite, n'apportent que le talent du calcul, qui ſavent évaluer un déſaſtre public, connoiſſent tout le prix d'une déroute, & après une campagne malheureuſe n'ont rien à ſouhaiter qu'une plus malheureuſe encore. Au ſortir d'une guerre qui aura ruiné cent mille familles, vous voyez ces hommes avides ſe retirer avec leurs tréſors dans des palais ſuperbes, comme on voit les oiſeaux de rapine ſe retirer dans les roches avec leur proie. C'eſt là, c'eſt dans ces demeures ſomptueuſes, que ſont entaſſées les dépouilles des peuples. Là ont été portées les richeſſes des armées. Voilà pour quels hommes la guerre eſt déſirable, & c'eſt

prouver encore qu'elle eſt horrible pour les autres.

Qui donc faudra-t-il accuſer de tant de maux? Qui peut avoir reçu le droit affreux de donner le ſignal des meurtres & des ravages? Ah! c'eſt ici qu'il faut gémir. Ce ſont ceux même à qui le dépôt de la félicité publique a été confié, qui répandent la déſolation ſur l'Univers. Il faut des mains royales pour ébranler ces portes terribles du Temple de la Guerre, qui, ſi nos vœux étoient exaucés, demeureroient à jamais fermées. Arrêtons-nous un moment ſur cette effrayante vérité. Eſt-ce là ce que nous avons recueilli de tant de loix? Eſt-ce là l'ouvrage de tant de ſiècles, le chef-d'œuvre de la ſociété perfectionnée? Et l'homme, qui dans les forêts mouroit du moins à ſon gré, n'a-t-il rien reçu de tant d'inſtitutions ſociales & politiques, que des Chefs pour le conduire à la mort?

O Philoſophes! O vous tous, amis de

l'humanité, pleurez. Le genre humain eſt le jouet de ſes Maîtres. Mais, s'il en faut croire le cri de la raiſon, le cri de la nature, toute adminiſtration a dû avoir pour but le bonheur du plus grand nombre. Par quelle fatalité, par quel renverſement de l'ordre naturel a-t-on toujours travaillé à faire un homme puiſſant entouré de malheureux ?

Sadi raconte qu'un Prince alla trouver un Sage dans ſa retraite, & lui dit, *Donne-moi un bon conſeil. O Roi!* répondit le Sage, *ſouviens-toi que le Paſteur eſt pour le Troupeau, & non pas le Troupeau pour le Paſteur.* Voilà la leçon des Souverains. Peu l'ont appriſe, ou beaucoup l'ont oubliée.

Lorſque le Philoſophe fouille les annales des ſiècles, il a pitié du genre humain. Il voit que d'un petit nombre d'hommes qui regnent à côté des Trônes, dépend le ſort des Empires. Il voit le monde livré à des Maîtres ſubalternes, quelquefois ſes bienfaiteurs, & trop

ſouvent ſes tyrans. Il voit qu'au ſiècle dernier un Miniſtre plongea l'Europe dans une guerre affreuſe, pour ſe rendre néceſſaire à ſon Roi. Le cœur ſe ſoulève à cette idée. L'Europe fut donc inondée de ſang, afin que ce Miniſtre trompât plus long-temps ſon Maître! Ce n'étoit pas ainſi que penſoit le grand Sully, lui qui, lorſqu'on eut repris à force de valeur ce que l'Eſpagne avoit enlevé à la France à force d'artifice, lorſqu'on eut ſoumis la Bretagne & dompté l'orgueil de Philippe ſecond, ſe crut trop heureux de conclure ce fameux traité de Vervins, plus utile à la France que juſques-là ne l'avoient été ſes victoires. Il eſt des temps malheureux, où la Paix, ſans rapporter d'auſſi grands avantages, pourroit être auſſi glorieuſe pour le Miniſtre qui la conclûroit, ſi de longs malheurs & des pertes nombreuſes la rendoient abſolument néceſſaire; ſi l'on ne faiſoit que les moindres ſacrifices poſſibles à un ennemi vainqueur &

acharné ; ſi l'on arrachoit de ſes mains la plus grande partie de ſes conquêtes ; & ſur-tout ſi, pour la première fois, c'étoit un homme chargé du glaive de la Guerre & du miniſtère des combats qui ſe fût rendu le négociateur de cette Paix & le bienfaiteur de ſon pays.

Puiſſent les Arbitres des Royaumes, être toujours remplis de pareils ſentimens ! S'il en étoit un ſeul diſpoſé à prêter l'oreille aux inſtigations d'une politique ambitieuſe & cruelle, puiſſe-t-il faire une réflexion que l'on éloigne toujours dans la faveur, & qui devient amère dans la diſgrace ; puiſſe-t-il ſe dire : » Ma puiſſance finira peut-être demain. » Il ne faut qu'un coup d'œil du Maî- » tre, & je ſerai dans la ſolitude. On » dit qu'elle eſt un poiſon pour les Mi- » niſtres dépoſſédés. Mais pourquoi ? » Ils s'y retirent preſque toujours avec » des richeſſes & des titres. Ah ! c'eſt » qu'ils y portent des remords, c'eſt » qu'ils ſont accablés du mal qu'ils ont

» fait. Mais ſi je n'uſe de mon pouvoir
» que pour le bonheur commun, quand
» le moment de la diſgrace ſera venu,
» ce ſera aux hommes à pleurer; & ſi la
» douleur de ne pouvoir plus leur être
» utile me fait mêler quelques larmes à
» leurs pleurs, je me ſouviendrai du
» moins avec plaiſir que j'ai été puiſ-
» ſant, & que les hommes ont été heu-
» reux.

SECONDE PARTIE.

Ce bonheur ne peut ſubſiſter avec la guerre. Il doit donc être le fruit de la Paix. On a tout perfectionné en Europe; mais le moyen de jouir de tout en ſûreté eſt un ſecret qui reſte à découvrir. La manière d'attaquer & de défendre eſt telle aujourd'hui, que le vainqueur ſouffre preſque autant que le vaincu. La Guerre nourrit les haînes nationales, & ne peut les aſſouvir. Le parti qui triomphe ne jouit pas long-temps de l'humiliation du parti défait, ſans être

humilié à ſon tour. Quelques Provinces dont la jouiſſance eſt douteuſe & pénible, ſont le plus ſouvent tout le prix du carnage. La Paix eſt d'un prix plus réel. La population augmentée, la culture des terres favoriſée, le commerce protégé & aggrandi, tous les arts encouragés, toutes les parties de l'adminiſtration perfectionnées, enfin l'opulence & la félicité génerale, voilà les biens qu'une Paix durable répandroit ſur les Peuples & ſur leurs Souverains; car il faut toujours les unir enſemble; & leurs intérêts devroient-ils jamais être ſéparés? On ſent que les limites de cet écrit ne me permettent que d'éfleurer ces grands objets, & j'aurai atteint mon but, ſi ce Diſcours peut être le ſommaire d'un ouvrage utile.

C'eſt à ceux qui ſont aſſis dans le cabinet de la politique à ſupputer combien d'hommes coûte à l'Etat une année de Guerre, & combien ces mêmes hommes en auroient donnés à la Patrie, ſi la Paix

avoit protégé la tranquillité de leurs jours. Quoi qu'il en ſoit de ces calculs trop conteſtés, mais dont le plus modéré eſt encore effrayant, c'eſt du moins une vérité reçue, que la population eſt toujours une ſource de richeſſes ; que plus il y a de bras employés, moins il y a de terres inutiles & de travaux abandonnés ; que plus il y a de poſſeſſeurs, mieux les poſſeſſions ſont cultivées ; & que plus la circulation eſt également répartie, moins il y a d'indigence dans une Nation. De tous ces principes ſi connus, naiſſent en détail tous les biens que peut faire un ſage Légiſlateur. C'eſt pour lui que ces principes ſont féconds & lumineux ; ils ſont ſtériles pour l'homme médiocre. Le talent le plus rare en politique, eſt de ſentir ce que vaut un homme, & c'eſt le talent des grands Miniſtres & des grands Rois. De durs raiſonneurs ont cru voir mieux. » La Guerre, » ont-ils dit, n'eſt pas un ſi grand mal. » Le monde eſt ſurchargé d'une foule

» d'hommes vicieux, indigens, las d'eux
» mêmes & dangereux pour les autres.
» La Guerre ſeule en délivre la ſociété.
» Qu'importe que ce ramas de mépriſa-
» bles humains abrége dans les combats
» des jours que la misère auroit lente-
» tement conſumés, ou que les crimes
» auroient ſouillés tôt ou tard ? Qu'im-
» porte qu'ils perdent une vie qu'ils ont
» eux-même évaluée à un prix ſi modi-
» que, & qu'ils ne peuvent honorer
» qu'en la prodiguant ?

Et pourquoi ne leur apprenez-vous pas à l'honorer en la rendant utile ? Pourquoi chaque membre de l'Etat ne lui rend-il pas un compte exact de ſon exiſtence & de ſon emploi ? Quoi ! tant de travaux néceſſaires ſont négligés ou ſuſpendus, & les gens oiſifs ne vous ſemblent bons qu'à envoyer à la mort ! D'ailleurs n'eſt-ce que ſur eux que tombent les traits de la Guerre ? Eſt-ce bien cette eſpèce d'hommes que la mort choiſit par préférence au milieu des combats ? Et

toute cette jeuneſſe robuſte & induſtrieuſe, arrachée aux cabanes où elle eſt née, aux campagnes qu'elle cultivoit, à ſes parens dont elle ſoutenoit la vieilleſſe ; & cette jeuneſſe floriſſante qui paſſe du luxe & des plaiſirs de la Capitale à l'horreur des combats, le plus pur ſang d'une Nation, l'eſpérance de l'Etat, l'aſſemblage de tant de talens qui auroient pû orner & ſervir la ſociété, eſt-ce là ce que vous ne deſtinés qu'à mourir ? Mais que dis-je mourir ? Vous ne plaignez pas ceux qui meurent, plaignez donc ceux qui ſurvivent. Ces Guerriers avoient des mères, des épouſes, des amis. La conſidération des intérêts publics fermera-t-elle notre ame au ſentiment de tant de pertes particulières & domeſtiques ? Et dans le fracas des diſgraces célèbres qui affligent un Empire, l'homme ſenſible ne ſait-il pas diſtinguer la voix de tant d'infortunés, dont les larmes coulent dans le ſecret de leurs demeures ?

» La vie militaire, a-t-on dit encore,

» en ſoumettant les hommes à une ſubor-
» dination ſévère, les accoutume à cet
» eſprit d'obéiſſance que l'habitude de
» la Paix & du bonheur pourroit dimi-
» nuer en eux. C'eſt dans les camps &
» dans les combats que l'homme né ſujet
» ſent tout le poids de ſes devoirs & de
» ſes Maîtres.

C'eſt ainſi qu'on croit flatter ceux qui commandent, en inſultant à ceux qui ſouffrent. Il ſuffira de répondre à ces politiques cruels, que le moyen le plus ſûr & le plus noble d'être toujours obéi, c'eſt d'être aimé.

Peuple que l'on traite avec une dureté ſi injurieuſe, mais à qui toutes les ames honnêtes aiment à s'intéreſſer, c'eſt dans la Paix que l'on pourra s'occuper ſolidement des moyens de vous rendre plus heureux. C'eſt alors que votre induſtrie aura de nouvelles reſſources & de nouveaux encouragemens. C'eſt lorſque la Paix ſera bien affermie, que le fruit de votre labeur ſera pour vous, que vous

recueillerez dans la joie ce que vous aurez ſemé avec confiance. Vous ne craindrez plus alors que le premier moment d'aiſance où vous paroîtrez reſpirer un peu de vos longues fatigues, ne ſoit pour vous le moment de la ruine & de l'oppreſſion. L'Etat libéré de ſes néceſſités cruelles verra ſans envie la fortune vous ſourire un moment ſous vos toits de chaume, où habite preſque toujours la hideuſe & languiſſante pauvreté. Votre cœur ne ſera plus reſſerré par le ſentiment de la crainte & de la douleur. Vous aimerez votre état paiſible, cet état qui ſeroit le plus doux de tous, ſi on n'en avoit pas fait le plus dur. Vous le tranſmettrez volontiers à vos enfans, & vous ne tremblerez plus d'être pères. O reſpectables habitans des campagnes, quand verrai-je réaliſer cette image d'un bonheur qui vous eſt dû? Ah! que le Ciel me donne des jours, pourque mes yeux voyent votre joie! Que j'entende les bénédictions dont vous comblerez l'heu-

reux Prince qui ſera votre bienfaiteur! Il ne vous trouvera pas ingrats ſans doute. Vous ſavez aimer ceux qui ſavent vous faire du bien. Et quelle reconnoiſſance s'exprime avec la naïveté touchante qui caractériſe la vôtre? Et quel eſt l'homme ſi dur qui ne ſe ſoit quelquefois attendri ſur vos peines, & qui ne ſentît votre bonheur?

Il a exiſté un Roi qui avoit connu l'infortune, & qui ſavoit la plaindre, qui avoit long-temps fait la guerre, & qui vouloit donner la Paix à l'Europe, qui avoit été pauvre & qui reſpectoit le pauvre. Ce Roi aimoit les hommes, il avoit promis à ſon cœur de les rendre heureux. Il vouloit que nul de ſes Sujets ne connût l'extrême indigence. Il le vouloit, & il l'auroit fait ſans doute, car il eut un ami, & cet ami fut un grand homme. O Henri! O bon Roi! Si l'ambition de te reſſembler, qui doit être celle de tous les Souverains, encourage l'un d'eux à exécuter ce que tu avois conçu,

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY OF OXFORD LIBRARY

conçu ; ton nom nous deviendra plus cher encore, & ta mémoire ainſi que toi aura ſervi le genre humain.

Après ceux qui nous nourriſſent, ceux à qui l'Etat doit le plus de reconnoiſſance, & à qui la Paix feroit le plus utile, ſont ces hommes laborieux de qui nous tenons tous les préſens des arts qui ſont à tous les momens la douceur de notre vie. Un Roi qui ſauroit à l'abri de la Paix favoriſer leurs travaux, tiendroit lui-même du haut de ſon Trône cette grande chaîne du commerce qui étend d'un bout du monde à l'autre les liens de la fraternité. Les Artiſtes, les Négocians ſont les enfans de la Paix, ils ſont bienfaiſans comme elle, & c'eſt par elle qu'ils proſpèrent. Ils rapprochent les Nations par les beſoins mutuels. Rien dans le Monde ne leur eſt étranger. Leur ambition eſt paiſible, & leurs travaux ſont obſcurs. Ils font du bien dans le ſilence, tandis que les Puiſſances font le mal avec éclat. Auſſi leur éloge eſt rarement dans

nos hiſtoires, mais il eſt dans la bouche des Sages, & quand on n'aſpire qu'à être utile, on peut ſe paſſer de louanges. On commence à ſentir de plus en plus combien il faut ſeconder leur infatigable induſtrie. On s'apperçoit qu'eux ſeuls ferment les plaies des Nations, qu'ils réparent en dix années de travaux le mal qu'ont fait dix ans de combats, qu'ils donnent un nouveau ſang & une nouvelle vie aux Etats épuiſés par les guerres. Quel bien ne feroient-ils donc pas, ſi la Paix les aſſuroit d'une protection puiſſante & durable ? Eux ſeuls en ramenant à une proportion tolérable cette quantité d'eſpèces trop inégalement réparties, pourroient placer un peuple dans cette heureuſe ſituation, où le Prince remplit ſes tréſors ſans accabler ſes Sujets, où les dépenſes convenables à ſon rang ne forment plus un contraſte odieux avec la misère publique; car la magnificence du Trône n'eſt jamais un luxe que lorſque le peuple eſt indigent. C'eſt alors

qu'un Roi ſeroit diſpenſé de ces reſſources onéreuſes & ſouvent humiliantes, qui doivent attriſter la Majeſté Royale. Enfin c'eſt alors que tout concourroit au grand ouvrage du bonheur des hommes, ouvrage que la Providence n'a confié qu'aux Monarques.

L'influence qu'ils ont ſur leurs Etats s'étend à tout. Le Prince qui ſeroit rempli de l'amour de la Paix, inſpireroit le déſir de le ſeconder. Toute ce te nobleſſe qui abandonne le champ de ſes pères pour chercher drns les camps la fortune ou la mort, demeureroit dans ſon patrimoine, & le verroit proſpérer ſous ſes mains laborieuſes; & c'eſt encore un des abus les plus funeſtes, que la Paix pourroit corriger. Les Grands qui refuſent leur préſence à leurs vaſtes poſſeſſions, au lieu de briguer à la Cour des commandemens militaires, viendroient plus ſouvent répandre ſur leurs vaſſaux les douces influences de la Paix. Ils aimeroient mieux être chez eux des Di-

vinités bienfaiſantes, que de promener autour du Trône une orgueilleuſe oiſiveté. Inſtruits par l'expérience, que le vrai moyen de faire fleurir ſon héritage c'eſt d'y habiter, ils partageroient avec le Prince l'auguſte emploi de faire du bien ; ils l'approcheroient plus rarement afin de le mieux ſervir ; & cette manière de faire ſa Cour ſeroit leur éloge, & le ſien.

Qu'on ne nous diſe pas que la longue habitude du repos énerveroit le courage & affoibliroit le principe de l'honneur. N'eſt-ce pas faire une ſorte d'injure aux Nations chez qui cet honneur domine, de croire qu'il a beſoin d'être réveillé par le danger ? Le véritable honneur eſt celui de bien remplir ſon devoir. N'eſt-il pas le même dans tous les temps, quoiqu'il n'ait pas dans tous les temps les mêmes ſacrifices à faire ? Ne pourroit-on pas même penſer qu'un peuple naturellement brave ſeroit d'autant plus redoutable ſi on le forçoit de faire la guerre, qu'il auroit connu plus long-temps tou-

tes les douceurs de la paix ; & qu'il auroit à venger la perte de ſon bonheur ?

Ce bonheur que tant de peuples attendent, quel eſt le Monarque qui entreprendra de l'aſſurer à ſes Sujets ? Quel eſt celui qui ſe ſentira le premier animé de cette ambition ſi nouvelle & ſi ſublime, qui ſaura s'affermir aſſez dans l'intérieur de ſes Etats pour ne pas craindre la guerre, qui aura aſſez de prudence pour ſe conſerver la Paix avec ſes voiſins, aſſez d'empire ſur eux pour les engager à l'imiter ? Quel eſt celui qui accomplira cette œuvre vraiement royale ? Il n'entre point dans notre plan d'en examiner les moyens. Mais qu'il ſera beau de les trouver ! O ! toi qui que tu ſois, qui donneras un ſi beau ſpectable au Monde & un ſi bel exemple aux Rois, tu peux prétendre à une gloire immortelle. Il y a eu des hommes d'Etat, mais tu ſeras l'homme de l'Univers.

Miniſtres de la Religion, on vous a vû dans des ſiècles d'ignorance promettre

les bénédictions divines aux Princes qui tranſporteroient dans l'Orient leurs Peuples & leurs Richeſſes pour les y engloutir à jamais. Ce n'eſt point à nous de vous juger; mais enfin on vous l'a reproché, on vous le reproche encore. Ah! dans un ſiècle de lumière, ouvrez les Cieux aux Princes qui travailleront au bonheur du monde, appelez par avance l'enfant chéri du Très-Haut, celui qui ſera le Père de ſon Peuple. L'Univers vous avoûra de ce ſaint zèle, & les Nations mêleront leurs applaudiſſemens & leurs vœux à vos bénédictions paternelles.

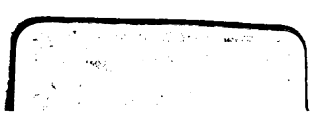
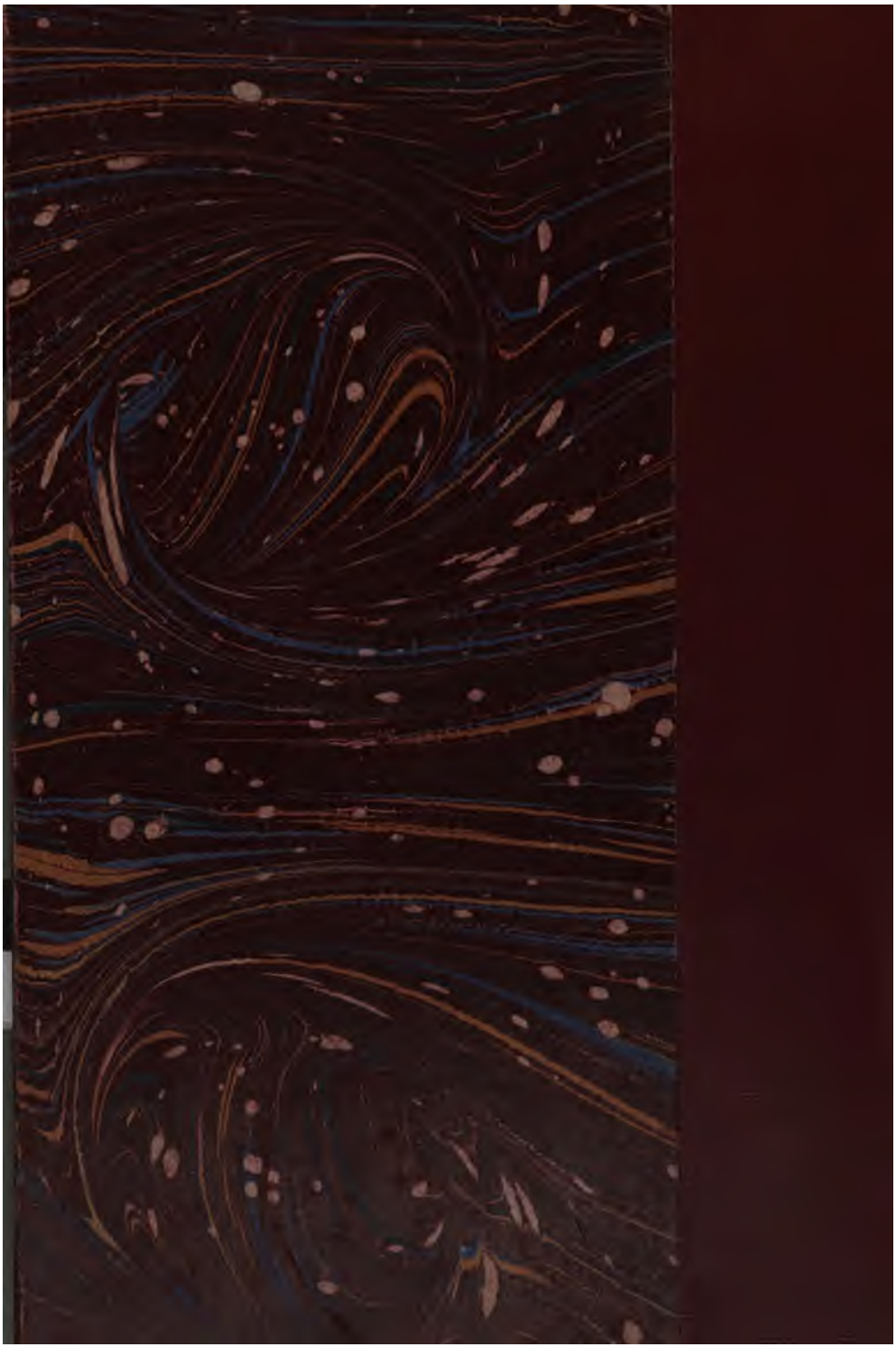
Un jour elle règnera peut-être cette Paix ſi rare & ſi déſirée, & alors enfin la morale pourra être comptée pour quelque choſe dans l'adminiſtration politique des États. Tous les eſprits ſe tourneront vers des objets d'amélioration & de réforme, qu'il eſt impoſſible d'enviſager dans le tumulte de la Guerre. Qui peut douter qu'elle ſeule durant tant de ſiècles qu'elle a déſolé les Empires, n'ait re-

tardé leurs progrès en tout genre? Si jamais les Nations jouiſſent d'une Paix générale, à meſure que l'eſprit de bienveillance les rapprochera, à meſure que l'eſprit de rivalité mal entendue s'affoiblira par-tout, les lumières ſe multiplieront. Le Corps de la légiſlation ſera perfectionné dans les États où il eſt encore ſi défectueux; &, ce qui doit être l'objet de tous les vœux, de la première des inſtitutions ſociales, celle de punir le crime, on parviendra peut-être à la dernière, celle de récompenſer la vertu.

C'eſt à vous qui êtes nés avec le droit & le talent de parler aux hommes, grands Écrivains, Philoſophes éloquens, c'eſt à vous de recommander les Peuples à leurs Maîtres, pour l'intérêt de tous les deux. Pour moi qui ne peux ſervir l'humanité que par des vœux, je m'adreſſerai en finiſſant à celui qui peut la conſoler par des bienfaits. Je lui dirai: Père des hommes, car ce n'eſt qu'à ce titre qu'ils ſont quelque choſe devant toi, & que les be-

ſoins de leur foibleſſe peuvent intéreſſer ta grandeur, éteins dans les cœurs cette rage deſtructive qui déshonore ton Ouvrage. Que les hommes n'ajoutent plus aux fléaux de la néceſſité, les fléaux de leur fureur; qu'ils ne ravagent plus cette Terre que tu leur as donnée à cultiver, & ces moiſſons qui mûriſſent ſous les rayons de ton Soleil. Qu'on ne les entende plus dans l'excès de leur démence te prier de conſacrer leurs meurtres & te remercier de leurs crimes; & puiſſent ces vœux que je t'adreſſe, au nom de tous les humains, ſervir de prière expiatoire pour tous ces vœux ſanguinaires qu'ils ont oſé t'offrir tant de fois dans l'emportement de leurs haines barbares, ou dans la joie de leurs triomphes inſenſés.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit ayant pour titre : *Des malheurs de la Guerre, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 16 Janvier 1767. SAURIN.

5959426